

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (de 1^{er} au 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 45 fr. - 6 Mois: 25 fr. - 3 Mois: 15 fr.
Les abonnements sont faits dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (Napoléon).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-41, 51-45
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS

LA FRATERNITÉ DES ARMES A SALONIQUE



LE GÉNÉRAL MAHON DÉCORE DES SOUS-OFFICIERS FRANÇAIS



LE GÉNÉRAL MAHON DÉCORE UN GÉNÉRAL FRANÇAIS

Le général Mahon, commandant les forces britanniques à Salonique, a remis, il y a quelques jours, des décorations anglaises à des officiers et à des soldats français. C'était là un nouveau témoignage des liens sacrés qui unissent sur cette terre lointaine, dont ils ont la garde, les champions de la civilisation résolus à barrer la route aux Barbares, en compagnie des Serbes, leurs victimes.

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

« ... Dans les conditions de la paix que nous imposerons, déclarent un certain nombre de braves gens, d'ailleurs très bien intentionnés, nous demandons qu'on mette en première ligne l'obligation, pour les Etats, de recourir, pour régler leurs différends, à l'arbitrage obligatoire du Tribunal de la Paix, siégeant à La Haye. »

Moi, je veux bien, je trouve même ça tout à fait désirable, encore que je n'aime pas trop qu'on discute en ce moment les conditions de la paix future, fût-ce d'une façon tout académique et idéale : c'est bon pour les Boches, qui prouvent de la sorte qu'ils en ont assez. Mais enfin, une fois n'est pas coutume : allons-y !

Si l'on impose aux Etats l'arbitrage obligatoire et s'ils refusent, d'abord de se présenter devant la Cour, ensuite de se soumettre à l'arrêt de cette Cour, qui est-ce qui les y forcera ? Les autres Etats ? Il faudrait que ceux-ci soient les plus puissants, et qu'ils aient continué, comme au cours de la guerre, d'entretenir une armée permanente. Et n'y aurait-il dans ces grandes choses de changé, malheureusement, à l'état actuel de l'Europe.

A l'une des dernières réunions de la Conférence de la Paix, précisément — que c'est loin, déjà ! — on discutait les modalités de la déclaration de guerre. Un juriste allemand disait là-dessous des choses énergiques et profondes. Le délégué chinois l'interrompit.

— Pardon, fit-il, je désirerais savoir d'abord comment la Conférence envisagerait ce cas : un Etat déclare la guerre à un autre. Mais cet autre refuse la déclaration de guerre ; il refuse de prendre les armes. Que fera le Tribunal de la Paix ?

Aussitôt tout le monde de crier haro sur le baudet. Il ne s'agissait pas de ça ! Que diable venait raconter ce Chinois ? Il revenait de Pontoise, au moins !

Toute la question pourtant est là : il n'y a pratiquement lieu à arbitrage que si l'un des deux Etats en conflit refuse de se battre. Autrement il est bien difficile de les empêcher d'en venir aux mains. Et même si l'un d'eux refuse de se battre, par quel moyen empêcher l'autre de lui tomber dessus ?

Pierre Mille.

C'est un petit fait que les parlementaires ont enregistré vendredi où on discutait, à la Chambre, les interpellations sur la crise des transports : les effets de barbe et les effets de tribune ne suffisent plus à M. Pascal Cacaaldi : le saugueux député de l'Aisne aspire à la suprême élégance : il porte maintenant monocle.

Pour mieux contempler son collègue, M. Louis Andrieux, qui eut autrefois des gants gris, s'était assis tout à côté de lui, à la première travée de l'extrême-gauche : d'autres députés regardaient aussi, amusés. Dans les couloirs, une mauvaise langue donnait cette explication :

— Depuis que Cacaaldi a approché les hommes d'Etat anglais qui portent monocle, disait-elle, il est dans l'admiration. Et son plus vif désir est d'acquiescer, sinon leur flegme — ce qui lui serait pas trop difficile — du moins leur chic et leurs manières. Vous le verrez ainsi arriver quelque jour le visage rasé, complètement glabre...

Hâtons-nous de dire que ce député était une mauvaise langue.

Plusieurs personnes eurent l'idée louable d'apporter la distraction du théâtre aux poilus. Pour la réaliser, se forma un groupement, le Théâtre aux Ar-

mées, auquel le peintre Scott consacre tous les loisirs que lui laissent ses missions au front.

La Comédie-Française, toujours prompt aux nobles actions, promet son concours le plus entier ; elle alla même, sous la direction de M. Emile Fabre, donner une représentation dans un des villages de « l'arrière de l'avant » et obtint le plus vif succès. Mais les poilus souhaitent que l'on n'abuse pas du grand art ; que voulez-vous, ils préfèrent Mayol, Dranem et les chansons de Montmartre. D'où une très légère difficulté et un petit temps d'arrêt dans l'organisation du théâtre aux armées.

Comme tout s'arrange, surtout au théâtre, les poilus auront satisfaction : le café-concert mêlera ses couplets joyeux à la gravité sereine des théâtres subventionnés et tout le monde collaborera dans la lutte contre le « cafard ».

Voilà plus d'un an, nous ouvrons ici même une enquête près de nos lecteurs, poilus et civils, sur le fait du port de fleurs à la boutonnière. Les citoyens de l'arrière devaient-ils, pouvaient-ils se fleurir, alors que les braves, là-bas, répandaient leur sang ?

La radiuse journée d'hier dimanche nous a apporté sa réponse, tardive peut-être, mais péremptoire.

Du matin au soir, une profusion d'œillets pourpres et roses a été vendue.

Les dames, cela va de soi, se jetaient sur ces fleurs offertes à très bon marché. Mais les messieurs suivaient leur exemple et nous en avons vu plus de cent, de la rue Drouot à la Madeleine, avec l'œillet au veston. Les soldats, eux aussi, étaient fleuris et il ne nous est pas apparu qu'ils aient vu d'un mauvais œil les boutonnières des « pékins ». Il est vrai qu'aujourd'hui nous vivons dans l'absolue confiance de la victoire des Alliés et, sans doute, chacun considère que se fleurir, en ce printemps 1916, c'est marquer par un signe ostensible sa sérénité d'âme.

On sait la raison que donnent beaucoup de propriétaires parisiens pour ne pas accueillir les réfugiés : « Ces pauvres gens commettent tant de déprédations ! »

Voici du moins un propriétaire qui considère la question sous un tout autre point de vue : il s'agit de M. X..., un de nos académiciens les plus lettrés et les plus sensibles.

M. X... se rendait, l'autre jour, pour recevoir quelques membres de l'Académie, dans le petit domaine qu'il possède près de Chantilly, et où il abrite des réfugiés belges depuis les premières heures de la guerre.

Or, les Immortels constatèrent, dès l'entrée, que les fresques étrusques du corridor étaient fort détériorées... Ici, un masque du Dante gisait, brisé. Là, une luxueuse édition de La Fontaine portait en marge... des péniches, naïvement dessinées au fusain.

Comme l'illustre assemblée crie au vandalisme, M. X... demande, un peu railleur :

— Ne tireriez-vous pas quelque gloire d'une blessure de guerre ? Et, à défaut d'un tel honneur, ne raconteriez-vous point partout que vous aviez eu votre maison bombardée ?

— Si, mais...

— Eh bien ! à défaut de maison bombardée, comment ne serais-je pas fier de montrer, après la victoire, mes peintures murales abîmées et mes livres barbouillés par les réfugiés que j'ai recueillis ! Et, moi aussi, j'aurai connu les risques de la guerre !

... Echo du 1^{er} avril parisien... Cela se passa discrètement, à l'Observatoire. Un de nos astronomes reçut la visite de l'un de nos humoristes.

— Vous désirez, monsieur ?

— Vous présenter une requête, monsieur ! Est-ce que, dorénavant, le soleil ne pourrait pas s'éloigner un peu — les ombrelles des femmes sont devenues si petites ! — et la lune se rapprocher dans les mêmes proportions, ce qui, vu la nouvelle réduction de l'éclairage à Paris, rendrait un signalé service aux noctambules ?

... Qui donc a nié que nos savants eussent le sourire ?

Le distingué astronome s'est immédiatement incliné, et a promis de « s'en occuper ». Il ne s'est permis qu'une petite restriction, faite d'un ton un peu mélancolique :

— Avez-vous réfléchi, monsieur, à toute la paperasserie qui va précéder cette réforme ?..

Le Veilleur.

CROQUIS

LE "CONVOQUÉ"

On ne peut pas dire que mon ami Dupont est un vieux, mais puisqu'il approche du demi-siècle, il n'est plus tout jeune, tout jeune. Il m'avait prié à déjeuner, il y a deux mois environ, et curieux de connaître ses opinions sur la guerre j'avais accepté d'enthousiasme.

Le pauvre homme m'avait frappé. Les cheveux prématurément blanchis (au fait, il se teignait peut-être avant la mobilisation), le teint bilieux, il avait vieilli de dix ans depuis le 2 août tragique. Mais, physiquement, ce n'était rien ! Son moral était, à proprement parler, celui d'un aïeul, sa conversation celle d'un ancêtre :

— Ah ! « mon cher enfant » ! puisque nous sommes trop âgés pour servir — nous, les vieux — nous devons encourager nos braves petits et les faire profiter de l'expérience acquise au cours de nos longues années...

Après m'avoir parlé de Verdun et de « ce que faisaient les Russes ».

Et puis, sans transition, il m'avait copieusement entretenu d'une grippe dont il ne pouvait parvenir à se débarrasser, grippe rendue plus dangereuse encore par sa dyspepsie, ses intermissions cardiaques et une prédisposition à l'emphysème qu'il redoutait avec terreur :

— Ce pauvre monsieur ! m'avait dit le valet de chambre en me reconduisant, je suis effrayé de voir comme il baisse...

Et je pensai, à part moi, que mon ami Dupont pouvait, hélas ! passer d'emblée dans la catégorie des bons vieux de ma connaissance.

« J'avoue à ma honte que ce n'est qu'hier que je lui fis ma visite de digestion. Il est en temps de guerre des accommodements avec la civilité puérile et honnête. J'avoue encore que je redoutais cette visite. S'il est pénible d'aller voir des malades, il est plus dur encore d'assister à l'arrivée inéluctable de la vieillesse chez un homme que l'on a connu jeune.

Mais dès mon entrée dans le petit salon, mes appréhensions firent place à de la stupéfaction. La moustache conquérante, la mine joyeuse, le teint fleuri, mon ami Dupont était redevenu un jeune homme. Le sourire aux lèvres, il me serra les mains, puis, me faisant asseoir,

Et comme je lui demandais des nouvelles de sa santé :

— Ma grippe ? Ah ! oui. Finie depuis longtemps... ce n'était d'ailleurs qu'un méchant petit rhume ; ma dyspepsie ? de la blague... Mes intermissions, de la pure imagination...

Je m'exaltai alors sur la transformation de son caractère et, pour tout dire, sur son inexplicable rajeunissement. Tout bas, je lui demandai son secret.

Avec précaution, il sortit de sa poche un large portefeuille, puis il m'exhiba une carte qu'il me tendit.

C'était simplement un ordre d'appel sur lequel je pus lire que le soldat Dupont, de la classe 1888, était invité à se présenter...

Mon ami était convoqué. Puisqu'on voulait de lui, c'est qu'il était encore jeune et, imbu de cet axiome, il avait tout naturellement abandonné ses manies de vieillard, tant il est vrai que l'homme ne prend de l'âge que s'il le veut bien.

— Oui, mon vieux, me dit-il, c'est comme tu le vois... je parle !

Alors, profitant de ma présence, il me fit choisir parmi vingt échantillons de bleus différents celui qui conviendrait le mieux à son teint et à l'invisibilité désirée, puis, s'excusant d'être obligé de partir, il m'entraîna chez son bottier où il voulait voir si les clous étaient placés suivant son goût sous la semelle de ses brodequins...

Emmanuel Sheridan.

ESSAD PACHA



Le défenseur de l'Albanie, arrivé hier à Paris, sera notre hôte pendant quelque temps.

LA BATAILLE DE VERDUN

Les Allemands emploient la méthode des "petits paquets"

Il se confirme que l'affaire de Vaux, comme celle de Malancourt, était une opération locale, et que les effectifs engagés par l'ennemi n'étaient considérables que relativement à l'étroitesse du front de combat. Dans les premiers jours de la bataille, les Allemands mettaient en jeu sept divisions sur un front d'une dizaine de kilomètres. Aujourd'hui, ils lancent une division sur un bois communal, une brigade sur la moitié d'un village. La densité des attaques est restée sensiblement la même ; c'en est l'ampleur qui a diminué de jour en jour.

Les journaux allemands, ou plutôt les autorités qui les inspirent, ont bien prévu que l'observation serait faite. Ils tâchent d'y répondre en expliquant que c'est là une nouvelle méthode que leur état-major applique après l'avoir inventée.

La méthode est ancienne au contraire ; nous la reconnaissons sans peine. C'est la méthode dite « des petits paquets », dont la France et l'Angleterre ont fait l'épreuve à leurs dépens en plus d'une de leurs expéditions coloniales.

L'effet est sûr : les troupes qu'on envoie successivement fondent sur place sans obtenir aucun avantage appréciable, alors que jetées d'un coup dans la bataille elles pouvaient décider du succès.

Une conduite de la guerre si contraire aux principes élémentaires de la stratégie trahit toujours un désaccord entre les différents chefs de l'armée. Ceux qui commandent sur place réclament avec instance des renforts ; ceux qui sont loin se font prier, discutent, marchandent, soit qu'ils n'aperçoivent pas le danger, ou qu'ils veulent garder les forces dont ils disposent pour d'autres entreprises.

Dans le cas présent, il semble bien que l'état-major de nos ennemis, s'il eût été libre, eût depuis assez longtemps déjà renoncé aux attaques devant Verdun pour se renfermer dans une stricte défensive. A deux reprises, dans les derniers jours de février, et vers le milieu de mars, il a fait publier des bilans, d'ailleurs frauduleux, de l'opération, comme s'il se disposait à en arrêter les frais. Après quelques jours de répit, les attaques ont recommencé cependant, mais en devenant à chaque fois plus restreintes et plus espacées.

Sans doute le prince impérial et son père étaient intervenus, au nom du prestige de la dynastie, et les grands chefs n'avaient pas osé résister. Mais ils ne s'étaient pas davantage résolus à livrer en masse les dernières réserves de l'empire, prévoyant bien qu'elles seraient nécessaires un jour pour prévenir un désastre.

LE COUP DE POUCE SUR LE CADRAN

Les Allemands y avaient songé avant M. Honnorat

On avait aussi songé, de l'autre côté du Rhin, à cette réforme horaire que viennent de nous proposer M. André Honnorat et vingt-quatre de ses collègues. Dans le but, disait-il, de profiter « d'une heure de plus de soleil pendant les soirées d'été » et d'améliorer la santé du peuple sans compter la réalisation d'une économie de près de 100 millions de marks dans l'éclairage public, un Allemand, M. Hermann Röss, de Hameln (Hanovre), a adressé, le 14 février 1916, c'est-à-dire bien avant le dépôt de la proposition de M. Honnorat, une lettre au *Schlettstadter Tageblatt* pour proposer d'avancer d'une heure, la nuit du 1^{er} mai, à 2 heures (heure à laquelle il y a le moindre trafic de trains) toutes les montres allemandes, et de les retarder à nouveau d'une heure pendant la nuit du 1^{er} octobre.

De cette façon, expliquait l'auteur du projet, lorsqu'on se lèvera à six heures, il sera en réalité 5 heures, et lorsqu'on se couchera à onze heures, il ne sera que 10 heures.

Les trains qui partent à 8 heures, par exemple, partiront effectivement à 7 heures, et tout, dans l'existence publique, se réglera automatiquement sur ce changement modeste d'une heure sur les horloges.

Le *Schlettstadter Tageblatt* fit remarquer que cette proposition pourrait être prise en considération pendant la guerre, car il serait impossible de l'adopter définitivement, en raison des difficultés qui surgiraient dans les raccords internationaux des chemins de fer.

Or, conclut la feuille allemande, cette idée n'est pas neuve : on en a déjà parlé en Europe, il y a cinq ans, et la Chambre prussienne des Seigneurs s'en est occupée le 18 mai 1912.

Ils en ont donc livré une petite fraction, puis une autre, et s'ils continuent ainsi, ils finiront par épuiser toutes leurs ressources en hommes, sans aucune chance de remporter une victoire décisive ni même importante.

Nous ne pouvons donc souhaiter qu'une chose : c'est que les attaques allemandes se poursuivent dans les mêmes conditions.

Jean Villars.

Les généraux à la peine et à l'honneur



LE GÉNÉRAL DE BAZELAIRE

Est inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur pour commandeur :

Le général de division de Bazelaire, commandant un corps d'armée. Remarquable entraîneur d'hommes et chef de haute valeur. N'a cessé de se distinguer depuis le début de la campagne, comme commandant de régiment, de brigade et de division. Placé à la tête d'un corps d'armée, vient de déployer les plus brillantes qualités militaires à la bataille de Verdun, dans la défense d'un secteur soumis à un violent bombardement et attaqué par de gros effectifs.

Pour les chefs des unités qui se distinguent au feu

Depuis le début de la guerre, l'Officiel enregistre fréquemment les citations à l'ordre de l'armée



M. JOSSE
(Phot. Henri Manuel.)

de la Guerre pour lui demander de décider, d'accord avec le haut commandement, l'adoption de cette mesure qui ne serait pas en opposition avec le règlement et à laquelle le pays tout entier applaudirait.

« Aux braves qui savent incarner les plus belles qualités militaires de notre race et qui, victimes de leur héroïsme, trouveront peut-être demain une mort glorieuse au champ d'honneur, dit M. Josse, on ne saurait distribuer trop largement et trop rapidement les récompenses. »

Comment le "L-15" fut abattu

LA POURSUITE DU ZEPPELIN

LONDRES. — Les récits contrôlés de témoins oculaires fournissent d'abondants détails sur la lutte dramatique où succomba le zeppelin L-15. Seule, l'indication de l'endroit précis où elle eut lieu reste omise.

Le zeppelin, sentant le danger, fuyait à toute vitesse, en s'enveloppant de vapeurs noires pour échapper aux éclats des projecteurs qui le suivaient implacablement, et des que le zeppelin émergeait de son nuage protecteur, il apparaissait, tout à coup illuminé. Il eut alors recours à un autre expédient; il plongea, puis remonta brusquement, dans l'espoir sans doute de dérouter les pointeurs.

Enfin, il resta immobile, semblable à une prodigieuse balaine lumineuse, et commença à lancer des bombes, dont aucune ne fit de grands dégâts. Pendant une longue minute, les projecteurs s'éteignirent, pour laisser croire au zeppelin qu'on l'avait perdu de vue. Puis, tout à coup, du nord, du sud, de l'est et de l'ouest ils dardèrent leurs blanches faisceaux sur le dirigeable et ne le lâchèrent plus, pendant que les canons anti-aériens de la région passaient d'une grêle de projectiles. La première volée se perdit dans l'espace. La deuxième, la troisième et la quatrième ne firent que frôler le mastodonte.

Harcelé de toutes parts, le zeppelin essaya de faire un bond; un shrapnell lui éclata juste à l'avant. Le dirigeable parut s'arrêter soudainement et trembler. Alors, comme s'élançant pour une course, il repartit. Un autre coup suivit et le corps du navire aérien, enveloppé de fumée, plongea et remonta encore. Puis, soudain, faisant un virage brusque, il s'en alla à moitié détruit.

Le coup mortel

L'honneur d'avoir sauvé et capturé les survivants du zeppelin L-15 revient au chalutier-vedette *Olivine*, commandé par le lieutenant Mac Kintosh, de la réserve navale. Mais c'est à une des batteries terrestres des comtés de l'est que revient celui d'avoir porté à l'aéronef le coup mortel. Ça été une circonstance heureuse pour le zeppelin de tomber dans l'estuaire de la Tamise, qui fourmille d'embarcations en patrouille.

L'aéronef n'eut pas seulement son armature brisée par les canons anti-avions, mais ses nacelles furent criblées de balles de shrapnells, qui blessèrent aussi un certain nombre des membres de l'équipage.

Le commandant allemand eut assez de confiance dans l'humanité coutumière des marins britanniques, humanité que bien des gens sont disposés à croire inexistante, pour envoyer par télégraphie sans fil des signaux de détresse auxquels il doit son salut.

Un marin, qui assista à la chute, dit que l'aéronef s'abattit comme un oiseau blessé : ses deux extrémités battaient comme les ailes d'une mouette frappée à mort.

La capture

La mer était calme, l'atmosphère très claire quoique l'obscurité fût profonde; le chalutier put ainsi recueillir les blessés. *L'Olivine* passa alors un filin au zeppelin et tenta de remorquer sa prise au port, mais le halage était difficile parce que l'aéronef était comme brisé en deux morceaux qui dressaient chacun leur pointe en l'air, tandis que le milieu, ballottant, fléchissait dans l'eau et ne présentait aucune rigidité.

Après un halage sur un parcours de deux milles, le zeppelin coula. *L'Olivine* opéra alors le transfert des prisonniers à bord d'un contre-torpilleur puis reprit son service accoutumé.

Le contre-torpilleur amena à Chatham, où les blessés sont hospitalisés, les prisonniers sauvés du zeppelin, c'est-à-dire dix-huit hommes dont deux officiers.

"Un gros objet flottant sur les eaux..."

DEAL. — Le capitaine John Pells, de South-Shields, qui a débarqué ce matin du vapeur danois *Svanholm*, a fait le récit suivant :

« Durant la nuit, pensant que nous descendions la Manche, j'ai entendu un bruit de canonnade si violent que tout notre navire tremblait. A six heures un quart, j'ai perçu une grande commotion sur les eaux.

« A environ un quart de mille du *Svanholm*, se trouvaient un certain nombre de contre-torpilleurs, de dragueurs de mines et de patrouilleurs qui manœuvraient autour d'un gros objet flottant sur la mer. A mesure que le *Svanholm* approchait, je distinguais un zeppelin désarmé portant en gros caractères rouges la marque L-15, peinte à bâbord, un peu avant l'arrière.

« L'aéronef était complètement coupé en deux. L'enveloppe était largement éventrée près de la poupe. La longueur du zeppelin était bien de 200 pieds. L'arrière émergeait d'une trentaine de

pièdes et l'avant d'une vingtaine. Les nacelles, plouées dans l'eau, étaient invisibles.

Un Allemand sortit d'une trappe

« Puis, continua le capitaine Pells, je vis un Allemand sortir d'une trappe ou d'un trou d'homme pratiqué dans le flanc du zeppelin, ramper le long de l'enveloppe, puis lever les mains en signe de reddition.

« Un autre Allemand sortit du trou d'homme et se livra à la même mimique. Plus tard, d'autres Allemands passèrent la tête par le même trou, essayant vainement de grimper à l'extérieur pour se rendre.

Le zeppelin, monstrueuse masse grisâtre, flottait et, au moment où le *Svanholm* passait, on voyait les marins de la flotte britannique s'efforcer de saisir un filin pour le prendre en remorque. Nous continuâmes notre route. »

L'impression à Londres

La nouvelle de la destruction d'un zeppelin a causé un grand soulagement à Londres et dans toute l'Angleterre, où l'on commençait à croire que ces aéronefs, invulnérables, pouvaient impunément défer les canons de la défense.

La joie est d'autant plus grande qu'il est établi qu'il s'agit de zeppelins d'un nouveau modèle, de plus grandes dimensions, dotés de plus puissants moteurs que les anciens zeppelins et qui constituent une arme formidable.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 2 Avril (609^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — A l'ouest de la Meuse, bombardement assez violent de nos positions du bois d'Avocourt, sans action d'infanterie.

A l'est de la Meuse, nuit calme. L'ennemi n'a fait, dans la région Douaumont-Vaux, aucune tentative nouvelle.

Faible activité de l'artillerie en Woëvre.

Aucun événement important à signaler au cours de la nuit sur l'ensemble du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Entre Somme et Oise, notre artillerie s'est montrée particulièrement active dans la région de Parvillers-Fouquescourt et Lassigny, où des tranchées allemandes ont été bouleversées par nos tirs.

A l'ouest de la Meuse, les Allemands ont lancé plusieurs fortes attaques sur le réduit du bois d'Avocourt. Tous les assauts ont été repoussés par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses.

A l'est de la Meuse, la lutte a été très vive toute la journée dans la région Douaumont-Vaux. Les Allemands, après un bombardement d'obus de gros calibres d'une extrême violence, ont dirigé quatre attaques simultanées à l'effectif de plus d'une division sur nos positions entre le fort de Douaumont et le village de Vaux. Au sud-est du fort de Douaumont, ils ont pénétré dans le bois de la Caillette. Nos contre-attaques aussitôt déclanchées les ont rejetés dans la partie nord de ce bois. Au sud de Vaux, notre ligne longe les abords immédiats du village dont nous avons évacué les dernières maisons en ruines.

En Woëvre, activité intermittente de l'artillerie.

Au bois Le Prêtre, un aviatik a été abattu par nos canons spéciaux. L'appareil est tombé dans les lignes allemandes.

Dans les Vosges, un tir de nos batteries a provoqué l'explosion d'un dépôt de munitions à l'est du Reichackerkopf, ouest de Munster.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la nuit du 1^{er} au 2 avril, une de nos escadrilles de bombardement a lancé vingt-huit obus sur la gare d'Étain et sur des bivouacs installés aux abords du village de Nantillois. Cette même nuit, trois de nos avions ont jeté vingt-deux obus qui ont allumé de nombreux incendies dans les villages d'Azannes et de Briulles-sur-Meuse. Au cours de la journée du 2 avril, nos aviateurs ont abattu trois appareils ennemis sur le front de Verdun; deux autres avions allemands ont dû atterrir précipitamment dans la même région. Enfin, un drachen a été descendu en flammes par un de nos avions.

LE COMMUNIQUÉ RUSSE

Les Allemands perdent une ligne de tranchées près de Koki et les Turcs, la localité fortifiée de Mabboubank

PÉTROGRAD. (Communiqué du grand état-major):

FRONT OCCIDENTAL

Les Allemands ont continué à bombarder la tête du pont d'Uskull; ils en ont entamé l'attaque, qui a été repoussée par notre feu.

Dans la même région, la crue des eaux a obligé l'ennemi à s'installer sur les parapets de ses tranchées, mais nous l'avons contraint par notre feu d'artillerie à rentrer dans les tranchées.

Une de nos batteries a abattu un aéroplane allemand qui planait sur nos positions, au sud de Lievehof. L'appareil a été peu endommagé; les aviateurs ont été faits prisonniers.

A Dvinsk, duel d'artillerie et fusillade.

Le dégel de la Dvina commence

Dans la région de Dvinsk, notre artillerie a obtenu avec succès un train ennemi en gare de Tourmont, ainsi que des éléments ennemis qui relevaient un poste près du village de Mochklo, au nord de la bourgade de Vidzy. Les Allemands se sont enfuis.

Sur le front Vidzy-lac Narotch, vive canonnade par endroits.

Au sud, jusque dans la région de Polesie, vigils échangés de coups de feu par endroits.

Dans la région au sud-est de Koki, l'ennemi a abandonné la première ligne de ses tranchées et s'est replié sur la seconde.

Au sud de la bourgade d'Olyka, l'ennemi s'est emparé un instant de la côte qui lui avait été récemment enlevée par nos éclaireurs; mais bientôt, une contre-attaque de nos éléments l'en a délogé à nouveau.

Pendant une des attaques, repoussées hier sur la Strypa moyenne, nous avons fait 71 prisonniers et ramassé un grand nombre de fusils.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région de Mouch, après un combat, près du couvent de Sourbeah-Perik, nos éléments poursuivant l'ennemi, ont fait irruption dans Mabboubank, malgré une résistance obstinée et ont délogé les Turcs de ce point.

Communiqué britannique

LONDRES. — Hier, l'activité aérienne a été considérable de part et d'autre. L'artillerie allemande a manifesté aujourd'hui de l'activité sur le front entre Souchez et la redoute Hohenzollern. Nous avons riposté en bombardant les positions allemandes.

Dans les parages d'Ypres, l'artillerie allemande s'est livrée à une canonnade active.

Hier, en face de Fricourt et près des carrières et de la redoute Hohenzollern, les Allemands ont fait éclater des mines qui n'ont fait que peu de dégâts à nos tranchées.

Il y a eu, hier soir, un violent bombardement de part et d'autre dans les parages de Saint-Éloi et les Allemands ont fait contre nos nouvelles positions trois attaques à la grenade qui ont été repoussées.

Communiqué belge

L'artillerie belge a bombardé durant toute la nuit les positions allemandes de Morchem. Aujourd'hui, violente lutte d'artillerie dans le secteur à l'est de Ramscappelle et vers Dismude.

RUSSIE ET CHINE

Un nouveau chemin de fer en Chine septentrionale

Un arrangement des plus importants vient d'être passé entre le gouvernement chinois et un groupe de financiers russes, prévoyant la construction d'un chemin de fer entre Kharbin et Blagoveshchensk, avec ligne annexe de Mergen à Tsitsihar, le tout constituant un réseau de 1.000 verstes. Ce chemin de fer traversera des contrées extrêmement fertiles et ne contribuera pas peu au développement de l'agriculture dans ces régions.

L'entreprise justifiera un emprunt de 125 millions.

Ce projet sino-russe peut être considéré comme un complément des plus heureux à la série de conventions passées par la Chine avec le Japon, en octobre 1913, concernant les réseaux ferrés à établir dans l'est mongolien et le sud mandchou.

Mort du maître d'armes Vigeant

Le maître d'armes Vigeant, qui fut l'une des glories de l'école française, vient de mourir à Beausoleil.

DERNIÈRE HEURE

LA GUERRE SOUS-MARINE sera continuée avec vigueur mais plus sournoisement

BERNE. — La discussion sur la politique sous-marine continue devant la commission du budget du Reichstag.

La séance d'hier paraît avoir été plus favorable au chancelier que ne le faisait prévoir la vivacité des séances précédentes.

Il n'est pas invraisemblable que la motion qui sortira de cette discussion approuve les vues de M. de Bethmann-Holweg sur la guerre sous-marine.

Les neutres ne doivent d'ailleurs pas s'attendre à un changement quelconque dans la manière d'opérer des sous-marins allemands. On torpillera, mais on niera avoir torpillé. De la sorte, se concrétiseront le point de vue du chancelier et les exigences de l'opinion publique.

Le professeur Baldwin demande réparation pour l'attentat du Sussex

NEW-YORK. — Le professeur James Mark Baldwin a adressé, samedi 1^{er} avril, le télégramme ouvert que voici au président des États-Unis :

President Wilson, Washington.

Une femme voyageant où elle en avait le droit, avec un passeport américain, grièvement blessée sur le Sussex, étant entre la vie et la mort, demande que réparation soit exigée pour l'attentat contre la vie et la liberté des Américains.

BALDWIN.

Navires alliés et neutres sont indistinctement torpillés

BREST. — Le vapeur norvégien *Hans-Gude* a été torpillé par un sous-marin allemand.

Le chalutier *Halicor*, envoyé sur les lieux, a ramené tout l'équipage composé de seize hommes.

LONDRES. — Deux navires neutres ont été attaqués par les Allemands : la barque norvégienne *Bell* qui a été coulée et la *Hollandia* qui a dû s'échapper.

LONDRES. — On mande de Penzance au Lloyd que le vapeur anglais *Goldmouth* a été coulé. L'équipage a été débarqué ; un télégraphiste du sans-fil et un matelot sont blessés.

D'autre part, une dépêche de Plymouth, 2 avril, au Lloyd annonce que le vapeur *Ashburton*, de 4.000 tonnes, a été coulé. L'équipage a été sauvé. Ce navire n'avait aucun armement.

Le Lloyd annonce également que le vapeur norvégien *Peter-Hamre* aurait été coulé. On ignore le sort de l'équipage.

LONDRES. — Le capitaine et 62 hommes d'équipage du paquebot *Achilles*, coulé vendredi, ont été débarqués ce matin. Quatre Chinois et un mécanicien manquent.

Le prince Mirko de Monténégro serait attendu à Vienne

ZURICH. — Le *Berliner Tageblatt* du 29 mars reçoit de Vienne la nouvelle suivante :

« Le prince Mirko de Monténégro va se rendre à Vienne afin d'y consulter un spécialiste des maladies des yeux. Le prince sera accompagné par son médecin privé, le docteur Perasitsch. »

Pillage de la légation serbe à Sofia

ATHÈNES. — On annonce de Corfou que le gouvernement serbe vient d'être informé que sa légation à Sofia avait été pillée par la populace sous les yeux mêmes de la police. Tous les meubles et tous les objets précieux ont été enlevés. M. Mitsis, dragoman de la légation, a été arrêté comme prisonnier de guerre. Aux protestations du ministre des États-Unis chargé des intérêts serbes, M. Radostavof a répondu que le gouvernement bulgare considérait que la légation de Serbie n'avait plus de raison d'être puisque la Serbie avait cessé d'exister en tant qu'État.

Le gouvernement bulgare a décidé, d'autre part, d'interdire la traversée du territoire bulgare aux sujets des États neutres, et le *Paris* annonce à ce sujet que le gouvernement grec se proposerait de protester contre une mesure portant atteinte aux intérêts de ses nationaux. — (Radio.)

Nouveau bombardement de la côte anglaise par deux zeppelins

LONDRES. — Le bureau de la presse annonce que deux dirigeables ennemis se sont approchés au nord-est de la côte anglaise, la nuit dernière. L'un d'eux seulement a passé au-dessus de la côte, l'autre étant reparté.

Jusqu'à présent, on sait que seize personnes ont été tuées ; il y a environ cent blessés. Huit maisons ont été détruites. Un incendie sérieux a éclaté dans la boutique d'un vernisseur de meubles.

Le bilan du premier raid

LONDRES. — Le ministère de la Guerre communique les détails suivants sur le raid aérien de vendredi soir :

Le total des tués est de 43 ; celui des blessés de 60.

Près de deux cents bombes explosives ou incendiaires ont été lancées : une église, trois maisons et deux collages ont été détruits. Un hôtel de ville, quatre maisons, trente-trois collages, un hangar à trams ont été endommagés. On ne signale aucun dégât militaire.

Un certain nombre de nos avions partirent à la poursuite des assaillants. Le lieutenant aviateur Braithwaite, montant à 9.000 pieds à 9 h. 45, arriva au-dessus du zeppelin qu'il attaqua avec des bombes et il pense que trois ont atteint leur but.

Revenant au-dessus de de l'engin ennemi, à 10 heures, l'aviateur lança deux nouvelles bombes, juste sur le nez du zeppelin : sa propre machine a été touchée en de nombreux endroits par une mitrailleuse ennemie.

Le zeppelin est peut-être celui qui s'est délesté d'une mitrailleuse, d'un réservoir à pétrole, de munitions et de sa machinerie ; ou encore celui coulé en Tarnise.

Un second zeppelin aurait été détruit

COPENHAGUE. — Selon un récit non contrôlé de pêcheurs danois, l'épave d'un zeppelin aurait été aperçue à demi immergée dans la mer du Nord.

Le roi d'Angleterre fait don de 2.500.000 francs au Trésor

LONDRES. — Le bureau de la presse communique que le roi a donné des instructions pour qu'une somme de 100.000 livres sterling, prise sur sa cassette particulière, soit mise à la disposition du Trésor.

Sa Majesté exprime le désir que le gouvernement emploie pour le mieux et comme il le jugera bon cette somme offerte en conséquence de la guerre.

M. Asquith est acclamé à son départ de Rome

ROME. — M. Asquith a conféré pendant une heure avec les ambassadeurs de France et de Russie.

Il a ensuite pris part au déjeuner parlementaire offert en son honneur, auquel assistaient tous les ministres et ambassadeurs alliés ainsi qu'un nombre considérable de personnalités politiques. Dans des toasts empreints de la plus chaleureuse cordialité, MM. Asquith et Salandra ont célébré la traditionnelle amitié des deux royaumes et leurs institutions préservatrices des libertés publiques.

« Aucune cause a dit M. Asquith, n'est plus digne de nos efforts et de nos sacrifices que celle de l'indépendance des États petits et faibles, du respect aux traités et au droit des gens, de la résistance à la domination de la force brutale, en un mot, de la vie libre d'une libre Europe. »

Le départ a eu lieu à 7 h. 30. D'imposantes manifestations dues à l'initiative de sociétés patriotiques lui ont donné un caractère d'exceptionnelle solennité. Les acclamations d'une foule immense ont salué l'apparition de M. Asquith, accompagné de MM. Salandra et Sonnino. Un long cri de : « Vive l'Angleterre » s'est fait entendre au moment où le train s'est ébranlé.

L'espionnage allemand en Suisse

BERNE. — La *Liberté* de Fribourg apprend que l'enquête sur l'affaire d'espionnage Behrman continue : l'ancien directeur du bureau de renseignements de Berne a fait des aveux complets.

BRUIT ALARMISTE DÉMENTI

La Hollande ne songe pas à mobiliser

LA HAYE. — Les journaux ont annoncé que les permissions des militaires venaient d'être annulées. En même temps que le rappel des hommes en congé, on annonçait que le gouvernement hollandais réquisitionnait tous les wagons de marchandises pour la formation de trains militaires.

Ces nouvelles, qui équivalaient à l'annonce d'une mobilisation imminente, ont causé une émotion compréhensible et elles ont suscité divers commentaires supposant des causes plus ou moins plausibles à ces mesures. De ce nombre est l'apparition du *Nieuwe Rotterdamse Courant*, qui dit :

L'inquiétude régnante ne se rattache pas à l'arrivée de la *Tubantia* ; elle résulte de la situation générale : la guerre entre dans une phase nouvelle, imposant à la Hollande une vigilance particulière. Il est possible que ce changement soit dû à la Conférence des Alliés à Paris.

Entre temps, est survenue une note rassurante, conçue en termes catégoriques et dont voici le texte :

« On dément, de source autorisée, que les congés militaires pour la marine aient été annulés et que des trains de marchandises aient été réquisitionnés pour le transport des troupes. »

La *Gazette de Francfort* s'était hâtée de tirer parti de ces bruits pour insinuer que la Hollande se mettait en mesure de résister à une tentative de débarquement des Anglais.

COMMUNIQUE RUSSE

PETROGRAD. — Commandement du grand État-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans la région de la tête de pont d'Ypres, on signale quelques concentrations d'importances secondaires.

Dans la région de Neusselski, au sud du bourg de Kerevo, nous avons fait sauter deux communications et démolé une galerie de mine ennemie.

Dans la région au nord de la gare de Buzanovitchi, un groupe allemand qui avait pris l'offensive a été rejeté dans ses tranchées de départ.

Un avion ennemi a jeté des bombes sur la gare de Zamiric sur le chemin de fer de Minsk à Baranovitchi.

Un sud du bourg d'Olyé, l'ennemi a préparé une attaque contre la hauteur que nous tenons, mais il a été repoussé par nos feux de mitrailleuse et de mitrailleuse ; il s'est retiré en désordre et a subi des pertes considérables.

Dans la région de la Strypa moyenne, nous avons dispersé plusieurs détachements ennemis et nous avons fait des prisonniers.

La crue des eaux continue.

FRONT DU CAUCASE

Dans le bassin du Tcheroch supérieur, nos escadrons du Caucase et les tirailleurs continuent leurs attaques sur les massifs montagneux ensevelis sous la neige. Dans cette région, nos éléments ayant délogé l'ennemi de positions organisées se sont emparés de quelques villages.

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

Dans la journée du 31 mars, on signale plusieurs actions d'artillerie dans la vallée de Giudicaria, dans la zone de Rovereto et dans le Haut-Adige.

Des mouvements de trains et de charriots continuent à la tête de la vallée de Sugana.

Dans la zone abrupte du Cristallo (Haut-Adige), dans la nuit du 1^{er} avril, un de nos détachements, par un hardi mouvement tournant dans les sentiers de la montagne, est parvenu, en les prenant à revers, aux positions ennemies sur le *Banchkofl*, et, par une brillante attaque, s'est emparé de trois blockhaus ennemis, faisant 31 prisonniers, dont 1 officier, et capturant du matériel de guerre.

Sur le front de l'isonzo, l'artillerie est active.

Sur le Carso, dans la nuit du 1^{er} avril, nous avons repoussé une nouvelle tentative de l'adversaire contre les positions récemment conquises par nous à l'ouest de Seltz.

Dans l'après-midi d'hier, nos troupes, dans un élan, ont élargi leur occupation en prenant d'assaut un autre retranchement.

Près d'Aquileja, nos batteries antiaériennes ont abattu un biplan ennemi, faisant prisonniers les deux officiers aviateurs.

DANS LE VOISINAGE DE LA GRANDE MÊLÉE



CONVOI DE RAVITAILLEMENT EN MUNITIONS



UN MORTIER EN POSITION



L'EMBARQUEMENT D'UN BLESSÉ



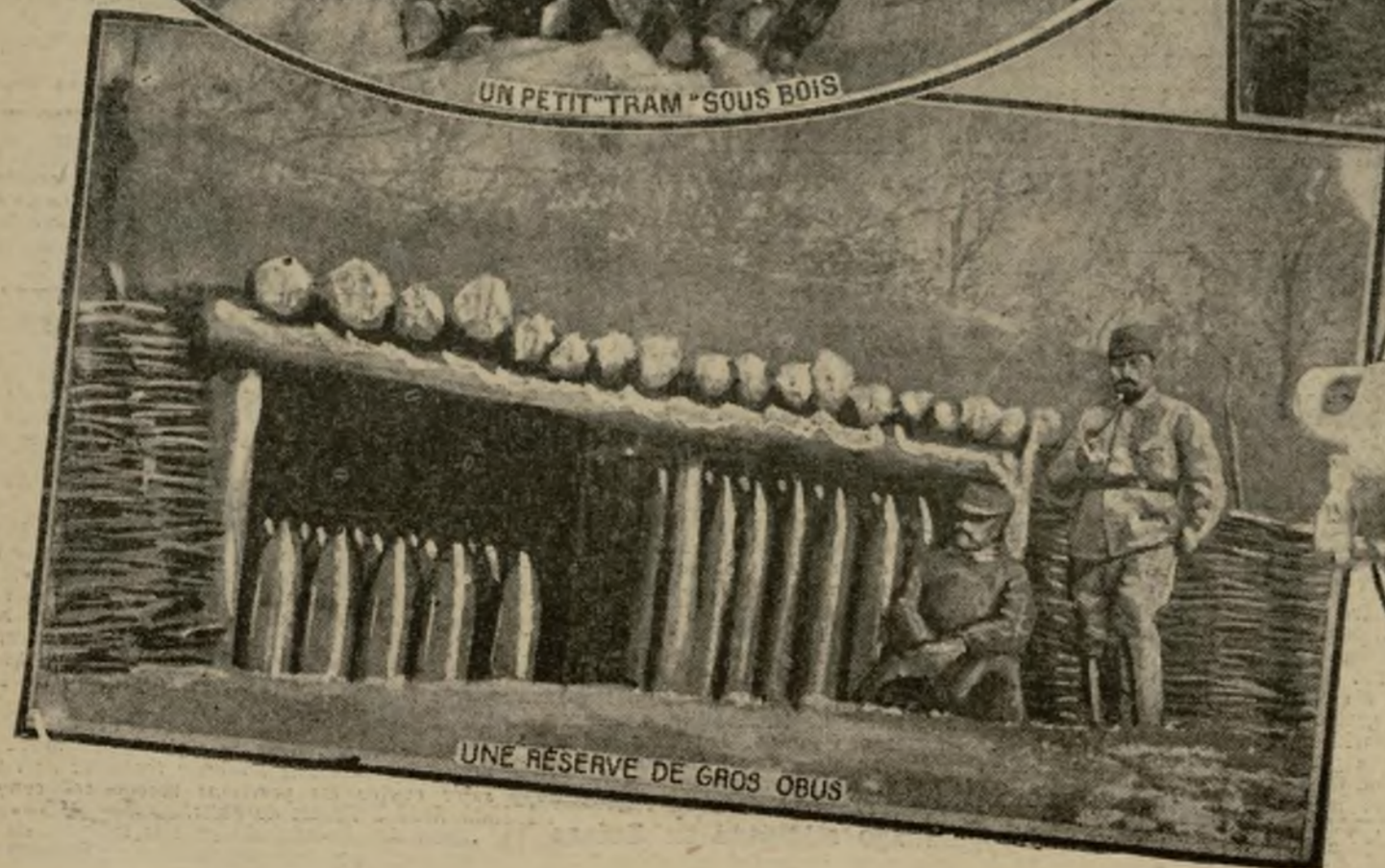
UN PETIT "TRAM" SOUS BOIS



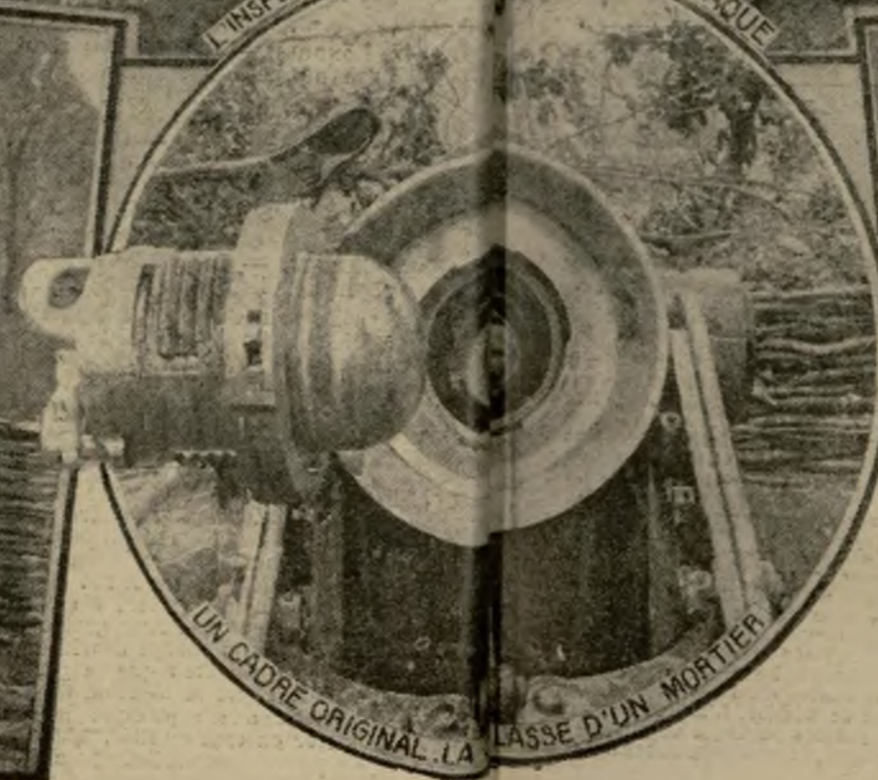
L'INSPECTION DES MATÉRIELS AVANT L'ATTAQUE



CAMIONS DE RAVITAILLEMENT TRAVERSANT UN VILLAGE EN RUINES



UNE RÉSERVE DE GROS OBUS



UN CADRE ORIGINAL LA CLASSE D'UN MORTIER



UN DÉCAUVILLÉ PRÈS DES LIGNES

La grande bataille dont la cité meusienne est le prix a des répercussions fort lointaines. La plus intense activité règne dans les secteurs voisins du terrible volcan, et soit en Alsace, soit en Champagne, les ravitaillements de toutes sortes se font incessants,

de jour comme de nuit, pour que soit prémunie contre les plus furieux assauts notre vaillante armée qui ne les craint pas. Cette préparation et cette vigilance ont pour effet d'enrayer les tentatives de diversion que pourrait faire un ennemi cruellement déçu.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Leurs femmes

— Avez-vous des nouvelles ?
 — J'en ai eu hier.
 — Moi, pas depuis mardi !
 — Vous savez : Pierre D... vient d'avoir la croix de guerre !
 — Mes petites poules, je nage dans la joie : Mon filleul arrive demain...
 Des fauteuils au divan bas, des chaises au canapé, les voix s'entrecroisent, légères et fraîches. Elles sont toutes là, Maud, Lily, Yvette, Claudy, Louie. La plus âgée n'a pas trente ans et la plus laide est délicieuse. Il y en a pour tous les goûts : trois brunes, une blonde, une roussie ; yeux bleus et rêveurs, yeux dorés et calins, yeux noirs et ardents ; bouches minces et délicates, lèvres charmes et gourmandes, toutes ces diversités se fondent, s'harmonisent en un ravissant tableau de jeunesse. De jeunesse seulement ? Non pas. D'activité aussi, car toutes ces jolies femmes sont, je vous jure, très, très sérieusement occupées !
 « Un... trois... cinq... six... » Le sourcil froncé, courbée en deux sur ses aiguilles, Maud, en un doux ronronnement, compte les mailles de sa chaussette. Allons, bon ! Voilà qu'elle s'est encore trompée !
 « Ah ! flûte ! Je n'en sortirai pas ! » Si comique est sa rage, si furieux son petit bout de nez, si nerveuse sa main maladroite, que ses amies éclatent de rire :
 — T'en fais pas ! plaisante Yvette. T'en fais pas ! comme dit mon filleul...

Du gros pont, où elle s'agit, Maud, sans répondre, jette des coups d'œil en dessous vers la longue ceinture, le cache-nez sinuex, les gants, les chandails, que les petites agitent au bout des aiguilles victorieuses... Son dépit est si grand qu'elle en pleurerait !
 Drelin !... drelin !... Ah ! béni soit l'inconnu. Il arrive à propos et va faire diversion !

Les voilà toutes, le nez en l'air :
 — Tiens, qui est-ce ?
 — Luce, peut-être...
 — Oh non ! Elle était si grippée, l'autre jour !
 — Alors, c'est Colette !...

C'est Colette, en effet. Colette, toute rose, toute blonde, avec les yeux les plus rieurs et la bouche la plus spirituelle ; elle entre en rayon de soleil, elle sent bon le joyeux printemps, mais cinq bouches, gentiment grondeuses, l'accablent aussitôt :
 — C'est honteux. Il est quatre heures !...
 — Fi, la paresseuse !...
 — Oh ! la vilaine, qui ne vient pas plus tôt travailler pour les poilus !...

— Tu seras en pénitence...
 — Oui, oui ! Rien que du thé et du pain sec !...
 — Du pain sec ! Je m'en moque !... fait Colette en haussant gaîment les épaules. Du pain sec ?... C'est cela qui m'est égal ! Je viens d'avoir une lettre d'André !...

— De ton mari !... Ah ! Tant mieux ! Où est-il ?
 — En Argoonne. Alors, vous comprenez, je lui ai répondu tout de suite !

— Bien sûr !
 — Cela m'a mise en retard. Et puis... et puis, je dois l'avouer, j'ai relu trois fois cette lettre, tant elle était brave, pleine d'espérance, si crâne, si jolie, si française !

— Toujours pas plus que la dernière, que tu nous a montrée.

— Oh ! que si !
 — Nous la lirais-tu aussi, celle-là ?
 Et vivement, avec un sourire à la clé :

— Tu feras auparavant ta petite censure...
 — Bien enten...
 La porte qui s'ouvre la tient la bouche ouverte : les aiguilles agiles s'arrêtent :

— Ah ! par exemple !... Mais qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là ?...

Celui-là, c'est le frère de Luce, de Luce qui est grippée. Vingt-huit ans, cheveux bruns, yeux gris, nez moyen, front moyen, signe distinctif : néant. Il est, ma parole, fort bien bâti, et l'on se demande vraiment pourquoi il n'est pas encore allé au feu ? Un petit froid l'accueille. Peut-être le sent-il. Un peu embarrassé, un sourire gauche à la bouche, il s'avance vers Yvette, en qui il reconnaît la maîtresse de la maison.

— Madame... ma sœur est toujours souffrante... Elle ne peut sortir et m'a chargé de vous apporter ces tricots pour vos soldats.

— Merci, monsieur : c'est très bien à vous de vous rendre utile...

Sous le compliment l'roule perce. Il faut excuser Yvette. Pauvre petite !... Son mari est depuis le début dans les tranchées, et, vraiment, non vraiment, on ne peut lui demander d'être aimable avec ce jeune

homme qui n'a jamais promené son uniforme bleu horizon plus loin que Saint-Denis !

Elles sont toutes à peu près dans le même cas qu'Yvette, et chacune à son tour pleine de persiflage, avec une feinte sollicitude :

— Êtes-vous fatigué ?... Je ne vous trouve pas très bonne mine !...

— L'air de Paris ne vous vaut rien...

— Voilà l'été : il vous faudrait aller à la campagne...

— Qui, oui... Une petite cure de grand air vous ferait beaucoup de bien...

Hum !... Le petit jeu a assez duré : Yvette, malgré sa rancœur, se rappelle qu'elle reçoit un hôte, et pour couper court :

— Allons, Colette, lis-nous donc la lettre de ton mari...

Puis toutes aussitôt :

— C'est cela ! Vite ! Dépêche-toi !

— Je l'ai oubliée.

— Comment ?... Dans ton sac ?...

— Non, non...

— Ce n'est pas gentil !... Tu es sûr ?... Tu ne l'as pas ?...

— Je te dis que non.

Sans plus s'occuper de l'ambassadeur, chacune reprend son tricot : Colette commence une petite blague à tabac et Maud, la pauvre Maud, cousine lointaine des Danaïdes, gémit sur les mailles qu'elle fait et défait...

L'uniforme bleu horizon se tend alors vaguement compte qu'il n'est pas absolument indispensable à la joie de ces dames. Avec de brefs adieux il se retire rapide et vexé, en maudissant en son for intérieur toutes ces stupides péronnelles... Un « ouf ! » de soulagement salu son départ ! Trop heureuse de lâcher sa chaussette, Maud ouvre la fenêtre toute grande :

— De l'air !... De l'air !...

— Désinfectons !...

— Chassons les microbes !...

Seule, Colette ne dit rien : puis quand le silence est un peu rétabli :

— Eh bien, mes petites biches, si vous voulez, je vais vous lire la lettre d'André...

— Comment !... Mais tout à l'heure...

— ... Oui, tu nous as dit...

— ... Que tu l'avais oubliée...

Alors elle, l'œil allumé, toute rouge de révolte et d'indignation :

— Y pensiez-vous ?... Une lettre du front !... C'est sacré ces choses-là !... Non mais, est-ce que ça se lit devant un embusqué !...

M. L. Arsandaux.

M. Maurice Donnay préside l'assemblée de l'Association des institutrices diplômées

M. Maurice Donnay, de l'Académie française, a présidé hier la septième assemblée générale des institutrices diplômées et a prononcé une allocution qui fut très applaudie. Auprès de lui avaient pris place M. Henri Robert, bâtonnier du barreau de Paris ; MM. Gabel, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, Bureau, professeur de droit, etc., etc. M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, s'était fait excuser, ainsi que Mme Jules Siegfried, présidente du Secours en Alsace.

L'association, dont l'encaisse se montait en 1911 à 65 centimes, a pu réaliser depuis le placement de plus de cent institutrices sans situation. Chaque année, elle a largement souscrit aux bons de la Défense nationale et participé à l'emprunt de la Victoire. Enfin elle a créé une école pratique de hautes études commerciales pour jeunes filles, un cours de latin et une école de gouvernantes françaises. Celle-ci pourra rendre après la guerre d'énormes services, car il importe que les gouvernantes soient désormais chez nous de fidèles Françaises et non des Allemandes qui ne peuvent être que suspectes.

Association d'aide aux veuves de militaires

M. Henri Robert, bâtonnier, a pris hier la parole à l'assemblée générale de l'Association d'aide aux veuves de militaires de la grande guerre armées de terre et de mer. Il a tout d'abord rendu hommage au général de Lacroix, ancien généralissime, qui présidait cette séance, puis à la baronne Lejeune et à la princesse Marguerite Murat, présidente de l'œuvre.

Il a ensuite défini l'intérêt et la valeur morale de cette association patriotique. « Quand, après la victoire, les soldats, qui reviendront parmi nous, après avoir écrit avec leur sang une prodigieuse épopée, nous demanderont : « Qu'avez-vous fait pendant que nous luttons pour sauver la France ? », nous pourrions leur répondre : « Nous nous sommes efforcés de n'être pas trop indignes de vous en faisant le bien et en soulageant les infortunées nées de la guerre. »

Ce discours a été chaleureusement applaudi.

Communiqués

L'Union générale des Corsés et amis de la Corse, 47, rue de la Tour, Paris, a organisé l'œuvre les Pupilles corses, qui a pour but de favoriser l'éducation familiale des orphelins corses dont le père et la mère ont été victimes de la guerre.

Une bonne action

Au n° 10 de la rue de Landy, à Clichy, habite une jeune femme de vingt-cinq ans, Mme Germaine Moulin. Les temps sont actuellement particulièrement durs pour tout le monde et Mme Moulin subit la loi commune de ceux qui ne sont pas nés avec des rentes. Beaucoup de travail, peu de ressources, et, conséquence inévitable, pas mal de privations. Ce qui devait fatalement arriver



arriva, Mme Moulin, vite à bout de forces, devint anémique et, ce qui est pire, désespéra d'y pouvoir porter remède. Elle alla conter ses peines aux dirigeants d'une association philanthropique, la Mutualité Maternelle de Clichy. La direction médicale de cette association estima que quelques boîtes de Pilules Pink conviendraient parfaitement pour restaurer les forces, enrichir le sang de cette jeune femme. Quelques boîtes lui furent donc remises et produisirent le meilleur effet. N'allez pas penser que de bons bifecks, une nourriture abondante, auraient tout aussi bien produit le même résultat. Ce serait une erreur. Quand, par suite de trop grande usure, l'organisme est à bout et saturé de fatigue, il n'a que faire d'une nourriture abondante et choisie, pour la bonne raison que l'estomac est parfaitement incapable de la tolérer et d'en profiter. Quand la fortune échoit à un paralytique, quelle belle avance pour lui ! Ce qu'il faut dans les cas semblables à celui qui nous occupe, c'est une source de forces, une source de sang, qui ramène en état l'organisme sans que ce dernier soit obligé à un travail qu'il est incapable de fournir.

Les Pilules Pink, qui donnent du sang avec chaque pilule, étaient bien ce qu'il fallait à Mme Moulin. À la Mutualité Maternelle on l'avait bien compris et la guérison est venue justifier cet heureux pronostic.

Les Pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, épuisement nerveux, neurasthénie.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Bailly, Paris ; 3 fr. 50 la boîte ; 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

Les orphelins de la guerre

L'Association nationale des Orphelins de la guerre, dont le développement s'accroît sans cesse, vient de recueillir immédiatement, sans formalités, de nombreux petits enfants que les glorieux et récents combats autour de Verdun ont rendus orphelins.

Un premier convoi part ce soir pour Etrelat. Un second, très important, demain mardi, à midi, de la gare de Lyon pour Saint-Jean, le Cap Ferrat, Juan-les-Pins, Cannes, où l'Association a créé l'hôpital des Orphelins de la guerre.

Le troisième convoi sera dirigé le lendemain sur la colonie agricole et ménagère de Danpierre-sur-Salon (Haute-Saône).

Enfin, un départ d'une soixantaine d'orphelins de la guerre au-dessus de dix ans, pour les colonies d'enseignement agricole et technique d'Algérie, aura lieu à la fin du mois.

En outre, l'Association a décidé la création prochaine dans le voisinage de Paris d'une maison d'observation et d'hospitalisation immédiate des orphelins de la guerre.

EXPOSITIONS

Une très heureuse activité se manifeste depuis quelque temps au musée des Arts décoratifs, pavillon de Marsan. C'est ainsi qu'après avoir abrégé diverses expositions, dont celle de l'Affiche des colonies étrangères, le musée ouvre aujourd'hui ses portes, et pour jusqu'au 10 avril, à un ensemble d'œuvres peintes par M. Charles Duvent, chargé de mission. L'artiste a réuni là un certain nombre de typiques paysages de guerre : Belgique, Artois, Champagne, Lorraine, Alsace... et Maroc.

LE "TIP" remplace le Beurre
 Augusta PELLERIN, 82, Rue Rambuteau (145 le 1/2 kg.)

LA VIE SPORTIVE



Quoi? Plus de sports?

Excelsior a protesté en son temps contre les considérants d'un jugement de la 5^e chambre qui, après avoir condamné à 18.000 francs de dommages et intérêts un chef d'institution des environs de Paris parce qu'un enfant avait été blessé en jouant aux échasses, engageait les directeurs d'école à s'opposer à ce que, durant les récréations, les élèves se livrent dans la cour des écoles à des exercices de sports.

Nous disions : « Nous ne discuterons pas le jugement en ce qui concerne la responsabilité du maître d'école; mais, demanderons-nous, quels sont les sports dangereux, quels sont les sports à interdire, étant donné que plus ou moins tous les jeux sont des exercices de sport? » Dans l'Auto, M. Desgrange terminait un article de protestation sur cette optique spéciale aux juges de la 5^e chambre par ces lignes :

« Depuis vingt-cinq ans, je n'ai pas mémoire d'une décision judiciaire aussi redoutable que celle-là pour l'avenir de toute la jeunesse française, et si nos Fédérations françaises comprenant une fois la grandeur morale de leur tâche se décidaient à agir, elles devraient, sans perdre un instant, faire porter, par l'instituteur, le cas devant la Cour de cassation. » Et Louis Forest, dans le *Matin*, écrivait quelques jours après sur le même sujet :

« ... Joli encouragement à la culture physique ! Ainsi pour éviter une jambe cassée de temps en temps, on crée une armée de faibles, de malades, de neurasthéniques, d'hommes sans énergie ! »

La mère du fameux aviateur Navarre a raconté qu'en revenant du lycée son fils s'amusa à tendre un fil métallique entre deux cheminées d'usines, sur lequel, à vingt mètres de hauteur, il faisait des exercices vertigineux. Navarre ne serait jamais devenu l'homme qu'il est, si on l'avait élevé dans une institution où il est défendu de monter sur des échasses et où, sans doute, on prend la température des élèves après chaque partie de barres.

Le jugement de la 5^e chambre n'a pas tardé à produire ses fruits : la direction d'un collège de province — collège bien connu par la façon déplorable dont l'hygiène y est comprise — vient d'interdire à ses élèves de pratiquer le sport.

Après les résultats obtenus en France depuis vingt ans par la pratique des sports, après les déclarations officielles du corps médical enregistrant des transformations étonnantes dans la jeunesse, en arriver à de pareilles décisions est contraire au plus élémentaire bon sens. Nous comptons sur l'énergie du ministre de l'Instruction publique pour ne pas tolérer que d'aussi funestes décisions se répètent. — G. LE GRAND.

Au C. E. P. de Paris

Au Parc des Princes. — Le concours d'athlétisme du C. E. P. s'est continué hier matin, au vélodrome du Parc des Princes par une épreuve de course à pied; les coureurs étaient répartis comme d'habitude, suivant leur âge, en trois catégories. Résultats :

- Première catégorie (2.000 mètres). — 1. Comhier, en 6 m. 22 s.; 2. Morel; 3. Delalande.
- Deuxième catégorie (2.000 mètres). — 1. Durandau, en 6 m. 39; 2. Loureau, 6 m. 42 s.; 3. Carrère, 6 m. 45 s.; 4. Vacher; 5. Klock.
- Troisième catégorie (1.320 mètres). — 1. Bourlier; 2. Levasseur; 3. Lapebie; 4. Defontenay; 5. Chuat.

FOOTBALL ASSOCIATION

LES MATCHES D'HIER

Le match C.A.S.G.-A.S.F. — Sur le terrain du Club Athlétique de la Société Générale, à Auteuil, se sont rencontrés, hier après-midi, ce club et l'Association Sportive Française. Ce match offrait un gros intérêt, parce qu'il constituait la dernière demi-finale de la Coupe Nationale organisée par l'U.S.F.S.A. et que les deux teams qualifiés pour cette rencontre sont depuis de longues années de vieux rivaux; les deux équipes adverses étant de force sensiblement égale, il fallait s'attendre à une rencontre très disputée. C'est ce qui s'est produit, et si le C.A. de la Société Générale a remporté la victoire, l'A.S. Française s'est énergiquement défendue; on put même croire au début que l'A.S.F. triompherait aisément, puisqu'elle marquait à la mi-temps par 3 buts à 1; mais dans la seconde mi-temps, la « Générale » se ressaisissait, en outre plusieurs joueurs de l'A.S.F. étaient blessés à ce moment, et c'est par 4 buts à 3 que le C.A.S.G. s'adjugeait la partie.

Un très nombreux public s'était rendu à Auteuil



C.A.S.G. contre A.S.F. — Le C.A.S.G. gagne par 4 buts à 3.

pour assister à ce véritable « event » sportif et la recette a dépassé 1.500 francs, dont une partie ira à l'Œuvre du Ballon des Soldats pour l'achat de ballons destinés aux soldats du front. Mentionnons enfin que, par suite du résultat d'hier, c'est la « Générale » qui se rencontrera dimanche avec le Red Star pour la finale de la Coupe Nationale.

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Equipes secondes. — A.S. Française et C.A.S. Générale font match nul (1 but à 1).

Equipes troisièmes. — U.S.A. de Clichy bat Stade Français par 3 buts à zéro; C.A.S. Générale et A.S. Française font match nul (2 buts à 2).

Equipes quatrièmes. — U.S.A. de Clichy et Stade Français font match nul zéro à zéro; A.S. Française bat C.A.S. Générale par 2 buts à 1.

La Coupe des Alliés (U.S.F.S.A.). — Demi-finale. — A Saint-Ouen, hier après-midi, l'équipe première du Red Star a battu l'équipe correspondante du Gallia Club par 4 buts (penalty) à zéro.

Le Challenge Carbonnier (F.C.A.F.). — Equipes premières. — U.A. du 20^e bat S.A. Parisienne par 2 buts à 1.

Equipes secondes. — U.A. du 20^e bat S.A. Parisienne par 2 buts à zéro.

La Journée du « Poilu Sportif ». — Les bandes volontaires continuent, et *Spelling* va pouvoir encore envoyer gants et ballons à nos poilus : quarante-huit villes ont actuellement répondu à l'appel de notre confrère.

CYCLISME

Le Brevet militaire de l'U.V.F. — L'Union Vélocipédique de France a fait disputer, hier après-midi, sa première épreuve pour l'obtention du brevet militaire de 50 kilomètres.



Le petit brevet de l'U. V. F. — Le départ.

Trente et un coureurs étaient engagés; vingt-cinq ont pris le départ et vingt se sont classés; la vent contraire à l'aller avait égrené le peloton et les arrivées se sont trouvées de ce fait assez espacées. Résultats :

- 1. Marcel Grellet (C.A.S.G.), en 1 h. 11 m.; 2. L.

Trouden (U.V.F.), en 1 h. 12 m.; 3. Guillemin (H.B.P.), en 1 h. 42 m. 30 s.; 4. E. Boucher (C.A.S.G.), en 1 h. 42 m. 35 s.; 5. A. Dave (U.V.F.), en 1 h. 47 m.; 6. J. Robert (U.V.F.); 7. M. Decarme (U.V.F.); 8. Mural (C.A.S.G.); 9. Hortsmann (U.V.F.); 10. J. Fontanon (U.V.F.); 11. E. Marol; 12. G. Denis; 13. M. Marceau; 14. R. Bost; 15. R. Clémentz; 16. J. Bois; 17. A. Durche; 18. P. Vibert; 19. Mauduit; 20. E. Bailly.

Le Grand Prix d'Ouverture. — Sur le parcours Versailles-Perpuy, 57 coureurs prirent hier le départ à la grille de l'Orangerie. Un nombreux public assistait à l'arrivée. Voici les résultats :

- 1. André Béhéry (A.C.P.), en 1 h. 35 m. 59 s.; 2. Maurice Fortier (V.C.P.), à une longueur et demie; 3. Lucien Lergillier (F.A.S.), à une demi-longueur; 4. Gaston Hennequin (V.C.P.), à une longueur; 5. Charles Lœquehay (I.), à une demi-longueur; 6. Michel Huet (P.A.S.), à une roue; 7. Georges Mary (I.), à deux longueurs; 8. Armand Leube (F.A.S.), à une demi-roue; 9. Raymond Gross (V.C.P.), à une roue; 10. Marcel Lorand (I.), à une longueur, etc.

ESCRIME

Les candidats à Polytechnique. — Le concours annuel a eu lieu hier au lycée Condorcet, sous la présidence du professeur Girot. On remarquait : M. Chacornac, professeur du lycée; plusieurs officiers français et russes. Arbitres : les maîtres Antonin et Yvon, le docteur Cretel, MM. Troisgros et Polissel, l'aspirant Baudet, les élèves aspirants Reynaud, Seguy, Linkind, Bok, etc. Résultats :

- Fleuret : 1. Gilbert (Massillon), 2. Martignan (Condorcet), 3. Olivier (Massillon), 4. Meyer (Condorcet), 5. Elieune (Condorcet), 6. d'Aunainville (Condorcet), 7. Montrelay (Massillon), 8. de Villeneuve (Saint-Louis), Epée : 1. Etienne (Condorcet), Sabre : 1. Meyer (Condorcet).

Le maître Ruzé, qui dirigeait les jeux, exécuta, avec son élève Samson, le très joli salut des armes qui faisait partie du programme de l'examen d'escrime pour Polytechnique.

AVIATION

Assemblée de l'Aé.C.F. — L'Assemblée générale statutaire de l'Aéro Club de France aura lieu jeudi 6 avril, à 5 h. 30 du soir, au siège social, 35, rue François-I^{er}.

Assemblée générale de la « Stella ». — Mme Surenf présidait l'Assemblée du 27 mars. Ettaient présentes : Mmes Blériot, Caron, Duchange, M. Savignac, Mlle Jane Charpentier, du comité; Mmes Rougard, Broutart, Debric, Farove, Gabrielli, Japy de Beaucourt, B. Savignac, Savignac-Fleury, Marignan, Palfier, Péron-Vallot, Salza et Mlle Jeanne Tissot. Excusées : Mmes Laurent-Barrault, Aubry, Poleau et Mlle Marie Tissot.

Les comptes et le projet de budget ont été approuvés à l'unanimité. L'Assemblée, à l'unanimité, ratifia la radiation des membres ennemis. On procéda au renouvellement d'un tiers des membres du comité : Mmes Blériot, Surenf, Mlle Jane Charpentier, membres sortants, ont été réélus.

Le comité renouvela ensuite le bureau : présidente, Mme Surenf; vice-présidentes, Mmes Blériot, de Poliakoff et Caron, nouvellement élue par acclamations; secrétaire générale, Mme Duchange; trésorières, Mme Maurice Savignac et Mlle Jane Charpentier.

NATATION

Club des Nageurs de la Seine (U.F.N.). — Hier, bonne réunion à la piscine Hébert : 100 mètres handicap : 1. Besson (19), 2. Billel (scratch), 3. Millet; 60 mètres brasse handicap : 1. Billel (scratch), 2. Millet, à 2 mètres; 3. Planchard, 4. Bury; plongeurs : 1. Billel, 2. Millet, etc. Des leçons ont ensuite été données aux débutants; à remarquer chez ceux-ci les progrès de Thierry.

BOXE

Guy de Huertas vainqueur de Marcel Clément par abandon. — Après avoir nettement dominé jusqu'au cinquième round, Marcel Clément a été forcé, samedi soir, d'abandonner au commencement du huitième round.

HIPPISME

Les concours des Haras en 1916. — L'administration des Haras organisera cette année quinze concours spéciaux de chevaux de selle de trois ans. Ceux-ci auront lieu à Caen, Saint-Lô, Alençon, Charolles, Tours, Angers, Toulouse, Clermont-Ferrand, Pau, Bordeaux, La Roche-sur-Yon, Rochefort, etc. Les fonds alloués par l'Etat sont de 102.100 francs, auxquels il y a lieu d'ajouter la subvention de la Société Sportive d'Encouragement, laquelle est de 22.000 francs.

LECONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS PIGIER
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

C'ETAIT FATAL!

L'Etat plaide contre lui-même ...et perd

Sans doute, l'affaire Lombard-Garfinkel et consorts a tout ce qu'il faut pour passionner l'opinion, mais il ne faudrait pas conclure qu'elle absorbe à elle seule tout le pittoresque judiciaire qui se dépense devant les tribunaux.

On connaît cette originale procédure qui aboutit à faire plaider l'Etat contre lui-même. Le ministre de la Guerre a récemment intenté un procès contre la Compagnie des chemins de fer de l'Etat, tenant celle-ci pour responsable de la mort accidentelle d'un cheval destiné à la remonte du 24^e régiment d'artillerie. Il s'agit non plus d'un chapon mais de la bête qui valait cette demande en quinze cents francs de dommages-intérêts. Qui paiera? L'issue ne pouvait être douteuse. L'Etat, de toute façon. Mais représenté par qui?

Par le ministre de la Guerre, a répondu la première chambre du tribunal de la Seine, présidée par M. Anelle.

Le jugement vient d'établir, en effet, que l'Etat-Compagnie de chemins de fer n'a commis aucune faute qui ait pu être imputée. L'Etat-Ministère de la Guerre est donc purement et simplement débouté de sa demande et condamné aux dépens.

Ce qu'il y a certainement de plus curieux en cette affaire, c'est que l'Etat demandeur et intimé ne pouvait pas emprunter la voie des solutions amiables et céder, par conséquent, à la tentation d'économiser les 800 francs de frais que lui occasionne ce procès.

Le divorce des mobilisés

La nouvelle loi concernant les actions en divorce et en séparation de corps intéressant les mobilisés a été promulguée hier. Voici le texte de ses trois principaux articles :

ARTICLE PREMIER. — Pendant la durée des hostilités et jusqu'au jour de sa libération, l'époux mobilisé est autorisé à se faire représenter par un avocat pour la présentation de sa requête en divorce ainsi que pour la comparution en conciliation dans les instances en divorce ou en séparation de corps.

Dès qu'il a usé de cette autorisation, il ne peut plus opposer à l'encontre d'une demande qui serait formée par sa femme aucune fin de non-recevoir tirée de l'impossibilité où il se trouverait de comparaître en personne.

ART. 2. — L'avoué chargé de représenter l'époux mobilisé à la tentative de conciliation devra lui transmettre les observations faites par le magistrat. Ce magistrat pourra, s'il le juge utile, ajourner l'autorisation de citer jusqu'à ce que l'époux ait fait connaître sa réponse.

ART. 3. — L'époux mobilisé, demandeur en divorce ou en séparation de corps, peut, mais seulement par déclaration formulée en l'exploit introduit d'instance, renoncer au bénéfice des dispositions de l'article 4 de la loi du 5 août 1914. Il peut, dans ce cas et dans le même exploit, faire élection de domicile en l'étude de son avocat pour tous actes de procédure, significations, appels et recours en cassation. Si l'époux avait déjà été engagé avant les hostilités, les formalités et l'élection de domicile prévues ci-dessus seront faites par acte séparé signé à la femme ou à son avocat.

L'article 4 prévoit les transcriptions des jugements et arrêts.

LA MUSIQUE

Si le programme du dernier concert Colonne-Lamoureux offrait peu d'intérêt pour la critique musicale, puisque nulle œuvre nouvelle n'y figurait, en revanche le public put y savourer des œuvres célèbres et y applaudir une de ses cantatrices préférées.

L'ouverture d'Egmont, de Beethoven, par laquelle débute le concert, fait partie des quelques morceaux de musique de scène que Beethoven écrivit pour le célèbre drame de Goethe; cette ouverture est admirable d'expression et elle exprime le drame tout entier. Développée dans la forme classique, elle se termine par une éclatante péroraison qui n'est autre chose que la *Symphonie triomphale* qui sert de conclusion au drame alors qu'Egmont monte à l'échafaud.

De toutes les symphonies de Beethoven, en est-il dont l'audition soit plus qualifiée en ce moment que la *Symphonie héroïque* dans laquelle le compositeur voulait magnifier celui qui brisait les tyrans et les tyrannies, l'apôtre de l'indépendance et de la fraternité : Bonaparte, premier consul de la République française? Quelle œuvre en ces heures d'épopée serait plus opportune que celle qui est, suivant le mot de M. Pierre Lalo : « Le chant triomphal de l'héroïsme! »

La musique moderne avait représentée par MM. Bruneau et Erlanger. Du premier nous entendimes *Penthésilée, reine des Amazones*. Le lyrisme généreux, le tempérament dramatique de M. Alfred Bruneau se trouvaient particulièrement à l'aise pour traduire les accents chaleureux du poème de Catala Mendès. L'orchestration est riche et sonore, la sincérité de l'expression s'unite à la maîtrise de la facture. Mais pour tous ceux de notre génération, M. Alfred Bruneau restera avant tout l'auteur du *Rêve*, cette partition exquise, dont la fraîcheur d'inspiration, la sincérité juvénile de l'expression, la poésie chaude et emue, et toutes ces adorables audaces d'écriture qui avaient pour nous l'attrait délicieux du fruit défendu firent une des œuvres qui touchèrent le plus notre jeunesse. *Le Rêve* occupera certainement plus tard une place très importante dans l'histoire du théâtre musical. Mlle Marthe Chenal, qui avait apporté à M. Bruneau le concours de sa voix merveilleuse, fut aussi une remarquable interprète des charmants *Poèmes russes*, de M. Camille Erlanger, qui fourmillent d'effets d'orchestre ingénieux et subtils. La musique en est colorée, expressive, sincère et très originale; elle obtint le plus enthousiaste accueil. MM. Chevillard et Pierri dirigèrent à tour de rôle avec un égal talent ce beau programme.

Gabriel Grovlez.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. A. K. le prince Christophe de Grèce est arrivé à Londres, venant de Paris.

INFORMATIONS

— Le lieutenant Jacques Richepin, fils de M. Jean Richepin, de l'Académie française, vient d'être légèrement blessé au cours d'une expédition aérienne près de Salonique.

MARIAGES

— De New-York, on annonce les fiançailles de miss Maria G. Duryee, fille de Mme Samuel Sloan Auchincloss, avec le vicomte Pat de Saint-Phalle, fils du comte et de la comtesse de Saint-Phalle. Le mariage sera célébré le mois prochain. (*New-York Herald*.)

— De Lisbonne, on annonce les fiançailles de M. Pedro de Torres, premier secrétaire à la légation de Portugal à Londres, avec Mlle Maria Luiza de Meirelles, fille de l'ancien gouverneur de Manica et de Sofala durant la guerre sud-africaine.

— Dernièrement a été célébré dans l'intimité, à Avize, le mariage du capitaine commandant Gabriel Vigoureux, du 22^e dragons, avec Mlle Suzanne Gortiser.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
De M. Albert Malet, historien distingué, engagé volontaire à 50 ans, promu officier, mort pour la France en Champagne; Du capitaine Albert Darceux, du 24^e d'infanterie, tombé au champ d'honneur; son colonel l'avait cité à l'ordre en ces termes : « Gradé courageux, très énergique et très actif; toujours volontaire pour remplir les missions les plus dangereuses. A été tué au cours d'une patrouille dont il avait pris le commandement ».

De Mme de Grianny, née de Ruffi de Fontevès, veuve de M. Jules de Crisenoy, ancien conseiller d'Etat, décédée à Arcahon;

De la baronne Aimé de Vaux, née Richard, décédée en son domicile, 140, boulevard Haussmann;

De Mme Aréola Dumba, mère de Mme la générale de Rastig, décédée à Bucarest;

De M. Jules-Antoine Pommier, chef de division honoraire de l'exploitation des chemins de fer de l'Ouest-Etat, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à quatre-vingt-deux ans;

De Mme Bernard Duvireil, décédée en son domicile, 25, rue de Lubec, mère de la vicomtesse Molitor;

De M. Doyen-Parigi, chef d'escadrons au 2^e cuirassiers, chevalier de la Légion d'honneur, passé sur sa demande au 2^e d'infanterie, mort pour la France devant Verdun;

De Mme Desnoyilliers, née de Vêlard, décédée, âgée de soixante-cinq ans, à Orléans;

De M. Charles de La Salaminière, ancien trésorier-payeur général, décédé à Rennes, âgé de quatre-vingt ans;

De l'abbé Bruyat, vicaire général de Périgueux;

De la baronne de Meslon, née de Lavalette de Monbrun;

Du chef de bataillon Chriemont, commandant le 65^e bataillon de chasseurs à pied, mort des suites de ses blessures, âgé de quarante-neuf ans, chevalier de la Légion d'honneur;

Du capitaine de frégate en retraite Sautourel de La Pinelais, décédé à quatre-vingt ans, à Toulon;

De l'abbé Winstach, chanoine honoraire, secrétaire particulier du comte de Nancy, décédé à Nancy à cinquante-quatre ans;

De M. Louis de Buguin de Granrut, capitaine d'infanterie, fils de M. Charles de Bigault de Granrut et de Mme, née de Barabant, tombé pour la France devant Verdun.

"Mon soldat 1915"

L'œuvre « Mon soldat 1915 », qui s'occupe de plus de 18.000 soldats originaires des pays envahis, aural besoin de quelques souscriptions pour poursuivre la tâche généreuse qu'elle s'est imposée. Cette entreprise de reconfort moral et matériel, qui a pourvu de marmittes dévouées des milliers de soldats français, qui a reçu en janvier et février 3.000 permissionnaires et donné à chacun un objet utile, fait appel au concours de tous ceux qui peuvent l'aider.

Les membres bienfaiteurs souscrivent 100 francs par mois, pour la durée de la guerre; les membres fondateurs, 20 francs. Les dons les plus minimes sont accueillis avec reconnaissance.

Les bureaux de l'œuvre, 8, avenue Velasquez, sont ouverts de 2 à 6 heures pour les inscriptions de marmittes et renseignements.

FEUILLETON N° « EXCELSIOR » DU 3 AVRIL 1916

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE X

Pénible rencontre

C'est difficile, en effet, de se rejoindre quand on ne se connaît pas, mais avec des indications précises on y arrive.

Lison, au Mas des Oiseaux, s'habillait en paysanne, mais pour faire honneur à la Cannebière elle était faite belle et elle avait tout à fait retrouvé sa silhouette de Parisienne.

La cousine Berthe était pleine d'admiration :
— Doux Jésus, s'exclama-t-elle, mais tous les « galants » de Marseille vont se retourner pour vous voir passer !

— Et si vous n'avez pas de fiancé, vous en trouverez un bien vite...

— Je n'en ai pas besoin, répondit Lison, en riant, je suis bien avec tante Félicie.

Mais aussitôt, une ombre obscurcit son visage. Ce mot de « fiancé » la faisait songer à Karl Mandel...

Lison, pendant deux jours, dut sans répit visiter la ville, et surtout admirer tout ce qu'elle voyait,

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservées.

de la rue de Noailles jusqu'à Notre-Dame de la Garde.

Elle fut en barque faire le tour du château d'If, manger des oursins et de la bouillabaisse, et du reste véritablement le mouvement de Marseille l'amusa.

Il y avait tant de gens de toutes sortes que l'on condoyait : des Anglais, des Hindous, des Marocains, des Sénégalais, des soldats de toutes les parties du monde.

Et tant de bruit, de choses imprévues et de couleurs !

Pendant, elle devait se décider à repartir. Elle avait dit à tante Félicie qu'elle resterait trois jours, quatre jours au plus.

La cousine Berthe, cette après-midi-là, avait voulu conduire Lison sur le port.

— Vous verrez travailler les prisonniers boches pour décharger les bateaux ! disait-elle. Ils sont bien sages, bien soumis... Vous ne les reconnaîtrez plus les Boches, vous qui les avez vus si arrogants chez eux.

Mais Lison n'en avait nulle envie.

Pourtant, à cinq heures du soir, elle finit par se laisser entraîner.

— Nous passerons prendre mon mari qui aura fini son service à la douane, ajoutait la cousine Berthe. Il nous offrira une grenadine au petit café ou il va.

Les deux femmes maintenant marchaient côte à côte le long des quais.

Mais Lison aperçut un bureau de poste :

— Attendez, dit-elle, je veux envoyer une carte à tante Félicie, pour lui annoncer mon retour.

Elle acheta un carton coloré dans une librairie, puis elle entra dans le bureau pour écrire.

Lorsqu'elle eut mis l'adresse du Mas des Oiseaux,

elle n'ajouta au petit carré réservé pour la correspondance que trois lignes :

« Je rentre demain par le train qui est à Aix, à 4 heures. Mille bons baisers. — LISON. »

Cela fait, elle ressortit pour jeter la carte dans la boîte. Mais sur le seuil de la porte, elle vit la cousine Berthe qui l'appelait à grands cris :
— Venez vite, vous allez voir passer les Boches avec leurs petits bérets...

Et Lison fut presque entraînée malgré elle, jusqu'au bord du trottoir, tenant sa carte postale à la main.

Une colonne de prisonniers de guerre, revenant du travail, marchait au milieu de la chaussée, sous la conduite de territoriaux en armes.

Et maintenant, une curiosité angoissée retenait Lison.

Elle voulait voir, et pourtant elle aurait préféré être loin. Elle ne savait point si elle avait envie de crier des insultes à ces gens-là pour calmer sa haine, ou de leur tourner le dos avec mépris.

Elle se rappelait les malheureux Français blessés qu'elle avait vus passer ainsi sous sa fenêtre à Francfort, les fleurs qu'elle leur avait jetées, et comment elle les avait reconfortés avec ce « Vive la France » éperdu qui l'avait fait jeter dans les géôles allemandes.

Mais déjà, par quatre, les captifs passaient devant elle, martelant les pavés d'un pas cadencé. Un tramway venant en sens contraire les obligea à longer de plus près le trottoir, et tout d'un coup, à deux pas d'elle, Lison vit un visage qu'elle reconnut.

C'était Karl... Karl Mandel qui était prisonnier et qui se présentait à ses yeux.

Jadis il était rasé entièrement à la mode anglaise. Maintenant il portait une barbe courte et

THÉÂTRES

Une audition des œuvres d'un soldat poète. — Avant-hier, à la Parthénon, a eu lieu, sous la présidence de M. Jean Béraud, une très brillante audition des œuvres du soldat-poète M. Gabriel Imbert. M. Jean Béraud, qui les interprète avec une incomparable maîtrise, remporta à cette occasion un magnifique succès. Mlle Charlotte Martel et M. Darras, de l'Odéon, ont été aussi chaleureusement applaudis.

Bienaimées et soldardité. — Dimanche prochain 9 avril, une grande matinée de gala ayant inscrit sur son programme les meilleurs artistes des principaux théâtres de Paris sera donnée dans la salle des Fêtes du *Petit Journal* (11, rue Cadet). Cette matinée exceptionnelle est organisée au bénéfice d'une œuvre dévouée qui a généreusement prêté son concours aux quarante-deux matinées offertes aux soldats convalescents par l'œuvre : la *Muse du Blessé*.

On trouve dès à présent des billets au *Petit Journal*, 61, rue La Fayette.

Le spectacle commencera par l'exécution musicale des *Chants de France* (orchestre, clairons et tambours), sous la direction de M. Paul Vidal, et se terminera par la *Marseillaise* (Mlle Marthe Chenal) avec les chœurs et l'orchestre.

LENDI 3 AVRIL

Comédie-Française. — Relâche.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — Relâche.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Sans* (Sacha Guitry, Charpentier 1915).
Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *La tante d'Hautlevy*.
Apollo. — A 8 h. 15, *Madame Boniface*.
Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (mat.), *Le Coq en pâte*.
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, *Le Successeur*, *Devant le Rideau*.
Châtelet. — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (mat.), *Les Explorés d'une petite Française*.
Cluny. — A 8 h. 45, *Le Fils surnaturel*.
Déjazet. — A 8 heures, *Les Fiancés de Rosalie*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *L'Expérience du docteur Lorde*.
Musique. — Une rage d'amour, la Lanterne (mat. mercredi et dimanche).
Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Le Petit intérieur*, *L'Action 253*, *Une petite femme forte*.
Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *La Femme nue*.
Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Aïssa* (Mme Réjane).
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Le Poilu*; *Hortense a dit : J'en ai...*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *La Tour de Nesle*.
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 45, *La Petite mariée*.
Variétés. — A 8 h. 30, *Le Dindon*.
Vaudeville. — A 8 h. 30, *Maciste et l'expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 24-76). — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Mark et ses lions dans Devinez ?* Vingt attractions.
Gaiety-Palace. — A 8 h. 20 et 8 h. 30, *Et maintenant Pinaud, politicien : la Vie des Prisonniers allemands*, *Enc. à r. Prévost*, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Cinéma des Nouveautés Ambert-Palace (24, Bd des Filles-du-Calu). — De 2 h. à 10 h., spectacle permanent.
Comité-Palace. — *Pennan l'égare*, *les Mystères (13^e fois)*, *les Navas rouges*, *Muz dans les airs*, *Montsalant au désert*, *la Soie au Japon*.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — *L'Indépendance de la Belgique*; *Muz dans les airs*; *les Roses rouges*; *M. Pinaud, politicien*; *Montsalant au désert*. Téléph. Nord 26-44.

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Aujourd'hui lundi 3 avril, à 2 h. 30, « Agri... », conférence par W. Edouard Herriot.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Pour les Amputés

Jambe NATURA

à fixation automatique — Rue S. G. D. G. à structure entièrement dissimulée.

La plus Légère, la plus Perfectionnée
La plus Résistante des Jambes artificielles

Seul modèle réellement pratique, permettant une marche souple, légère, facile, normale.

Brochure illustrée sur la Jambe et le Bras Naturs adressée gratuitement par

MM. G. ROS & L. PUEL
ORTHOPÉDISTES
234, Faub. St-Martin, Paris
(Angle de la R. Lafayette)

BRAS "NATURA" et tous Appareils de Prothèse.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

La méthode spéciale de la Clinique et du Laboratoire Urologique pour la cure des maladies de prostate, urètre, vessie, a acquis une réputation mondiale justement méritée. Ce succès sans précédent, en ce qui concerne la guérison de ces redoutables affections si communes et si répandues, n'a nullement lieu de surprendre. Il faut tenir compte, en effet, que cette nouvelle méthode curative, basée sur des données scientifiques extrêmement sérieuses, est le résultat de dix années d'observation et de travaux ininterrompus portant spécialement sur les maladies de prostate, urètre, vessie (prostatite, hypertrophie de la prostate, urétrite, cystite, suintements, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.).

La puissante efficacité et la haute valeur de cette méthode ne sont plus à démontrer aujourd'hui, sa supériorité sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces pénibles affections est incontestable et pleinement prouvée. Elle est absolument inoffensive et facilement applicable par le malade sans perte de temps.

Rappelons que le Laboratoire Urologique, 8, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, répond gratuitement à toutes les demandes de consultations qui lui sont adressées par lettres détaillées ou par les malades qui se présentent.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

BILLETS DE BAINS DE MER

L'émission des billets d'aller et retour à prix réduits, dits de Bains de Mer, aura lieu à partir du jeudi avant le dimanche des Rameaux.

Les catégories de billets ainsi offertes aux voyageurs pour la saison d'été seront les suivantes :

Sur l'ensemble du réseau, des billets de toutes classes valables pendant trente-trois jours et pouvant être prolongés d'une ou de deux périodes de trente jours moyennant un supplément de 10 0/0 par période :

Sur les lignes du sud-ouest, des billets à validité réduite :

1^{er} Billets du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain d'une fête ;

2^o Billets valables seulement le dimanche ou un jour férié ;

Sur les lignes de Normandie et de Bretagne, des billets valables, suivant le cas, trois jours, quatre jours ou dix jours.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNE.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volnard.

BALLONS football cuir 9f95 SOULIERS cyclistes cuir
GANTS boxe belle peau 9f95 SWEATER laine
Patins à roulettes et Costumes 25 fr.
10, Fg Montmartre (cour de l'Aurore).
ELIMS PIERRE 162, avenue Malakoff (Porte-Maillof).
Paris. Cal. sports et militaires éco. Meilleur marché du monde.

ACHAT TITRES, Coupons, Monnaies ETRANGERES

RANQUE BELGE, 6, rue de la Victoire, Paris.

POUR RÉSISTER
aux fatigues et aux dangers des nuits humides ou glaciales, aux morsures du froid, aux engelures de la pluie, aux microbes de l'atmosphère,

LES PASTILLES VALDA

sont incomparables

Pensez aux dangers que courent les BRONCHES et les POUMONS de nos combattants

NE MANQUEZ JAMAIS DE JOURNÉE A CHACUN DE VOS ENVOIS

pour les PRÉSERVER, pour les GUÉRIR

des Rhumes, Maux de Gorge, Bronchites ou autres Maladies des Voies Respiratoires

UNE BOITE DE VÉRITABLES PASTILLES VALDA

MAIS SURTOUT

prenez bien soin de n'envoyer que les VÉRITABLES vendues seulement en BOITES de 1.25 portant le nom VALDA

CHEMIN DE FER DU NORD

En vue de l'envoi des cartes de convocation à l'Assemblée générale du 27 avril prochain, la Compagnie du Chemin de fer du Nord invite ceux des actionnaires des régions envahies qui ont quitté leur résidence habituelle à faire connaître leur adresse actuelle au chef du Service des Titres, 18, rue de Dunkerque, à Paris.

roussâtre, mais Lison ne se trompait pas : c'était bien lui.

Du reste, il la fixait étrangement.

Lison faillit jeter un cri d'épouvante.

Elle put se retenir en portant les mains sur ses yeux pour ne pas le voir, pour que cette vision odieuse ne vint pas troubler son repos.

Mais, dans son geste, elle laissa tomber à terre la carte destinée à tante Félicie, qui voltegea sur la chaussée jusque sous les pieds des prisonniers.

Et Karl, en se baissant brusquement, ramassa le carton pour le cacher sous sa tunique.

Lorsque Lison rouvrit les yeux, toute la colonne des captifs était passée.

— Rentrons, dit-elle à la cousine Berthe, ce spectacle me fait mal...

— Pauvre petite, murmura sa compagne, les Boches vous ont trop fait souffrir... Je comprends que vous ne puissiez plus les voir...

Lison, bouleversée, revint à la maison de la cousine Berthe, sans même penser à la carte de tante Félicie qu'elle n'avait pas mise à la poste. Elle marchait comme une hallucinée, et Marseille maintenant lui faisait peur.

Elle ne songeait qu'à fuir cette ville, à revenir dans le calme du Mas des Oiseaux, à tâcher de retrouver l'oubli de sa lamentable aventure.

Et les mots par lesquels la cousine Berthe l'avait accueillie à la gare de Saint-Charles revenaient à sa mémoire :

— Vous n'avez pas de fiancé... Vous en trouverez un bien vite à Marseille...

Et c'était l'Allemand maudit qu'elle avait rencontré, le cauchemar de Francfort qui se dressait à l'improviste devant elle : Karl Mandel lui-même.

La fiancée d'un Boche! voilà ce qui la poursuivait partout...

CHAPITRE XI

Le glorieux blessé

Lison prit le lendemain, après déjeuner, le train pour revenir à Aix-en-Provence.

Elle ne commença à respirer librement que lorsque, après avoir quitté la gare de Saint-Charles, le panorama de Marseille disparut complètement à ses yeux.

Mais Lison n'était pas au bout des surprises que ce court voyage devait lui apporter.

Naturellement, elle rapportait des paquets que la cousine Berthe lui avait remis pour sa tante.

En arrivant à la gare d'Aix, elle résolut de les laisser provisoirement entre les mains de l'homme d'équipe qui l'avait reçue de premier soir de son arrivée en Provence.

Elle lui dit qu'elle reviendrait les prendre plus tard, puis elle fit quelques courses dans la ville, afin de n'avoir pas à y revenir le lendemain.

Elle avait acheté, en effet, de nombreux journaux de modes à Marseille, et tenait à les montrer à quelques-unes de ses clientes pour leur demander si un modèle ne les tenterait pas, par hasard.

Lison, petit à petit, s'était, en effet, créé un noyau de clientèle et il fallait bien qu'elle rendît visite à ces dames, de temps en temps.

Elle ne gagnait pas lourd, mais au moins elle n'était à la charge de personne.

Ses visites terminées, elle revint à la gare. C'était le moment où arrivait le train de Paris.

Après avoir été lire le communiqué affiché à la Mairie, beaucoup de gens inoccupés se rendaient alors à la librairie située sur le quai du chemin de fer pour acheter les journaux qu'on apportait.

Lison fit comme eux et se mêla à la foule empressée autour des ballots de feuilles imprimées,

dont chacun voulait avoir au plus vite un exemplaire.

Preste et vive, elle fut bientôt au premier rang.

D'une main elle prenait son journal, tendant de l'autre une pièce de monnaie, lorsque son attention fut attirée, à côté d'elle, par l'embarras d'un militaire qui ne pouvait faire le même geste que Lison.

C'était un jeune sergent en bleu horizon, mais dont une manche de la vareuse était vide.

Il n'avait qu'un bras pour donner sa pièce et ne pouvait, en même temps, prendre sa gazette. Aussi tous les gens pressés étaient-ils servis avant lui.

Lison distingua sur sa poitrine la médaille militaire et la croix de guerre, cependant que, gentiment, venant à son aide, elle attirait pour lui la feuille souhaitée.

Mais seulement, comme il la remerciait, elle leva les yeux sur son visage et le reconnut.

Ils dirent leurs noms presque ensemble.

— Lison!... fit-il avec surprise.

— Monsieur Robert!... murmura-t-elle avec confusion.

Ils s'éloignèrent côte à côte de la houleuse et traversèrent une salle d'attente vide.

— Comment êtes-vous là? demanda Robert Darnay, car c'était lui.

— Et vous-même? répondit Lison, troublée profondément, en baissant la tête, ne sachant si elle devait continuer la conversation ou s'en aller.

— Moi, dit Robert, en la retenant légèrement par le bras, car elle cherchait à gagner la porte, je suis ici en convalescence... Blessé à la Marne... amputé à Paris... et reprenant des forces au soleil de la Provence...

(A suivre.)

L'éléphant et la toilette des parcs



Dans le Central Park de New-York, où l'hiver inclement avait accumulé la neige, des éléphants, il y a encore peu de temps, traînaient des « racoires » qui refoulaient le tapis blanc et permettaient de rétablir la circulation des piétons dans les allées.

Rescapés des massacres de Syrie



Harcelés, poursuivis par les Turcs, un certain nombre d'Arméniens purent échapper au massacre et femmes et enfants être recueillis par un croiseur français, sur la côte de Syrie, ainsi que par un paquebot italien. Voici quelques-uns de ces malheureux persécutés qui ne purent joindre le rivage qu'après les pires épreuves et qui ont été transportés à Port-Saïd, où ils ont reçu les soins les plus affectueux, notamment de la part des membres d'un comité américain.